

Abonnements: Nord et départements limitrophes 3 mois 4 fr. 50 6 mois 9 fr. 1 an 18 fr. Publicité: Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal

LES COMPTES DU LUNDI

La naissance de feu Madame celle semaine passa presque inaperçue. Les fêtes de l'entente cordiale attirèrent toutes les attentions et ce n'était d'ailleurs que justice car il se passa des choses extraordinaires. Dès que M. Fallières arriva sur la côte française pour s'embarquer, les « great attractions » commencèrent. Un de nos confrères roubaisiens jeta cette grande nouvelle au monde étonné: « L'escadre française est en gare maritime de Boulogne. Quel inoubliable spectacle ce fut être le matin de « Matin » ne voulant pas se laisser dépasser dans l'annonce de toutes ces merveilles...

L'Entente Cordiale a eu ainsi un petit écho tout à fait en dehors de la banalité. De cette montée des dignitaires de la République vers les brumes septentrionales nous retirâmes quelque profit. Un ministre nous vint.

Lundi 25 mai. — M. Cruppi, ministre du Commerce est venu à Roubaix et à Tourcoing. On prétend que c'est pour examiner la question du marché à terme des laines.

Il y aurait autre chose là-dessous que ça ne m'étonnerait pas. Durant l'audience ministérielle je rencontre dans un escalier dérobé de la mairie de Tourcoing une délégation d'avortuses. Elles se refusent à l'interview. La pratique du secret professionnel. Encore une coupable pratique. « Vous venez de voir le ministre, hein? Vous vous prétendez pures comme des agneaux. De là l'histoire des laines? Répondez, voyons. Faites pas la bête? » Mes interlocutrices ont alors un sourire sinistre. J'ai oublié qu'elles faisaient les anges. J'insiste pour avoir un « bon tuyau ». L'une de ces Maebach alors fouille de ses doigts osseux dans son énorme cabas où cliquètent l'arsenal de ses instruments... Evidemment la visite au ministre les a mises en gaîté.

Depuis ce temps-là on a étouffé l'affaire. Un avortement de plus. Quand je vous disais que cette histoire du terme était à double entente.

Mercredi 27 mai. — La littérature humanitaire fait chaque soir de nouvelles conquêtes. La « Patrie » dans la Tribune libre d'aujourd'hui, nous offre de quoi rire. Henri Rochefort s'est souvenu du Supplément de la « Lanterne ». Comme titre: « La Maison noire ». Et cela débute ainsi:

« Ce n'est pas d'une de celles où Nina recevait ses clients que le vieux parleur. C'est du Panthéon lui-même. Le Temps, journal ultra-sérieux, nous apprend, en effet, que ce monument élevé aux grands hommes sera, le 4 juin, transformé en un de ces immeubles dont les volets sont toujours fermés. Notre confrère nous donne les détails de la cérémonie du transfert du cadavre de Zola, pour lequel le gouvernement, comme pour les procès d'attentats aux meurtres, a défilé le bus-clos. Voici dans quelles conditions il sera transporté cette malheureuse féodalité à son dernier domicile. Le corps de Zola sera transporté au Panthéon la veille au soir, sera corbillé et paré. Le Temps ne nous dit pas si, afin de ne pas sonner l'éveil, on le fera charrier par une voiture de la Compagnie Richer. »

Puis plus loin, cette nouvelle que des amis personnels de Zola passeront la nuit à veiller le cercueil sous la coupole et que personne ne pourra pénétrer dans le Panthéon pendant le temps qu'emploieront les ouvriers à clouer les tentures:

« Cette précaution a, bien entendu, pour but d'empêcher le public de se tenir sur les échafauds pour les mettre en pièces. Jamais aucun gouvernement n'aurait jusqu'ici choisi une cave pour y glorifier ses célébrités. Et, pour assourdir encore cette cérémonie déjà si sombre, on y exécutera de la musique du lugubre Brunau. Le cercueil de Victor Hugo avait été placé, la veille de l'enterrement, sous l'Arc de Triomphe et à l'heure de son départ, c'est un officier d'artillerie qui s'en alla vers le Panthéon. »

Dans un journal de l'époque je retrouve ces détails: le cercueil de Victor Hugo, placé au-dessus du grand cénotaphe dont la décoration était combinée par M. Garnier a été entouré de couronnes et de fleurs. De chaque côté du monument la garde était faite par six cuirassiers, tandis que douze enfants des bataillons scolaires commandés par un capitaine d'état-major et un officier d'artillerie se tenaient de chaque côté du cénotaphe. Cette garde était relevée d'heure en heure. En avant de l'édifice se tenait un peloton de cuirassiers et sur les côtés un peloton de la garde municipale à cheval en grande tenue... »

Henri Rochefort n'a plus les souvenirs bien précis. Il s'en sert habilement pour ajouter au comique de sa bouffonnerie scatologique.

Cependant, continue-t-il, cette messe noire ne peut guère se célébrer sans un peu de chiens. Quelques bandes d'assassins, jetés sous les pieds des officiers, parfumeront dignement le diaconus ministériel. Les assistants reconnaîtront tout de suite, à l'odorat, le style de l'écritain qu'ils seraient en train d'honorer, et en sera le témoin le seul que ses admirateurs soient dignes de respirer.

NOS AVIATEURS A L'ETRANGER

Qui se douterait à lire tout cela que le parfum des vertus propres aux adversaires de Zola soit de senteur plus agréable? La « Patrie », organe de la Défense Nationale, oublie celle toute élémentaire: « Défense de déposer des immondices ». Enfin cela reste à l'honneur d'un homme que passionner encore les esprits après sa mort, à un point tel qu'un journal autorise assez la liberté de sa Tribune pour qu'on puisse y inscrire des propos communément consignés par des anonymes sur le marbre ou l'ardoise des seules vespasiennes.

Jeudi 28 mai. — Dans le doux soleil, les courses à l'Hippodrome de Lille. Le décor toujours serein et magnifique des massifs d'arbres avec leurs grappes somptueuses de feuilles et en-dessous le spectacle mouvant de la foule humaine, mobile, grouillante, jamais la même, piquée çà et là de criardes gemmes par une soie verte de jockey, un chapeau trop rose de femme, une ombrelle bleue paon. Quoi d'étonnant à la sérénité séculaire des arbres? Ils ignorent le Pari Mutuel. Car vraiment c'est autour de ce dernier que toute la fièvre humaine d'ici évolue. Quelle course d'obstacles vers les barreaux d'enjeu avant et après chaque course! Et il y a des gens assez osés pour parler d'une crise des affaires dans le Nord quand le total des paris pour cette journée s'élève à 109.175 francs.

Lorsque cent mille francs passent si peu dans le budget « menus-plaisirs » d'une masse, on ne peut pas dire que l'argent pour elle se fait rare; il est vrai que dès qu'un homme met le pied sur un champ de courses, sa mentalité se trouve modifiée. On voit courir à une allure effrénée sur le boulevard un cheval avec un malheureux sur son dos. D'ordinaire on se précipite ou on s'enfuit. C'est le contraire. Chacun s'émervaille et s'impatiente du trop peu de folie dans la vitesse de bêtes qui galopent, entraînant avec elles des cavaliers éperdus. Si l'un de ceux-ci a la chance de choir dans l'herbe, évitant une mort presque certaine, on le couvre de malédictions. Lui-même n'a pas l'air heureux. J'imagine que si un courageux citoyen se lançait héroïquement à la tête d'un cheval pour le maîtriser, il n'y aurait pas assez de cannes pour se briser sur son dos et de talons pour le meurtrir. Des gens qui s'impatiente au bout de cinq minutes à attendre le tramway dans un kiosque muni de banquettes restent debout des heures dans une tribune ouverte à tous les vents. Un nationaliste acharné, en voyant les officiers montés revenir vers le pesage, après leur course, me confie:

« Quelle belle journée pour la France! En voilà un certain nombre de sports nationaux, bien français! » Comme je lui demandais un tuyau pour le pari: « Joue « Left-Log-First! » Il m'entretint encore du turf, d'une chute au bull-finch. Un jockey en poussant son cheval nous sépara un peu vivement. Il nous cria: « Allez! Allez! godferdounme! » Ah! ce sport bien français!

Vendredi 29 mai. — Autre réunion, à Lille, moins mondaine: le Conseil municipal. Beaucoup de nouveaux engagements et il en résulta dans la « course » des à-coups nerveux. Il fallut bien permettre aux nouveaux de jeter leurs gourmes — « jeter leurs gourdes », comme dit M. Liégeois-Six — M. Prud'homme-Parmenier n'étant plus secrétaire se rattrapa largement du secret perdu en protestant d'abondance. Dans ce firmament de la protestation où M. Parmenier tient d'ailleurs sa place importante de Lune, des étoiles montèrent, annonçant déjà des éclats futurs. Qui sera le Soleil? Je joue gagnant sur M. Gronier. Une aurole toute spéciale lui est due pour avoir réclamé qu'une horloge soit placée à l'égise de la place Fénelon qui, entre nous s'appelle la place Déliot. Cela fera deux horloges à cette brave église et le culte de Dieu en aura certainement un lustre nouveau. Je ne m'arrête pas un seul instant à cette vulgaire pensée que M. Gronier, élu de Moulins-Lille, ait pu ignorer qu'une horloge ornait déjà ce monument. Seulement comme deux horloges c'est beaucoup pour une seule église on construisa, espérons-le, une autre église à côté pour y placer l'horloge de M. Gronier.

M. Legrand-Hermant sollicita... un arrosage plus copieux des rues de la ville. Il le fit avec la candeur d'âme des primaires qui épanouissent pleinement leurs pétales pour montrer leur cœur d'or. « C'est parce que la poussière, dit-il, en se soulevant vient se coller contre les façades fraîchement peintes ». M. Legrand-Hermant est candide et maître-peintre.

Pour finir sur l'évocation printanière des façades nouvellement badigeonnées, de la remise à neuf du décor des rues à travers l'encombrement des échelles, je vous tracerai ce simple spectacle vu. Dans une rue avoisinant la Grand-Place, les peintres font la toilette d'une façade. L'un d'eux, entreprenant, a quitté son échelle et pénétrant dans l'appartement par la fenêtre restée entrouverte, courtise et lutine de fort près la servante imprudente.

En-dessous de l'encadrement de la fenêtre cet avis pourtant balance: « Attention à la peinture! »

WILL.



M. Henry FARMAN

M. Henry FARMAN, qui fut en ce moment des expériences d'aviation à Gand, a gagné samedi le Prix Charbon, d'une valeur de 12.000 francs. M. FARMAN avait paré de faire un kilomètre en aéroplane avec une personne à bord. L'aviateur avait fait 4.226 mètres en compagnie de M. Ar. Hécaen. La limite de la piste, dit notre confrère l'« Indépendance Belge », l'a empêché, seule, d'aller plus loin.

Hier & Aujourd'hui

La réaction en Espagne

Sous prétexte de réprimer les attentats anarchistes, M. Maura, président du Conseil des ministres, estimant l'Espagne mûre pour la servitude, a fait voter au Sénat, mais grand-peu, et se dispose à défendre devant la Chambre un projet de loi sur le « terrorisme ». Ce projet consacre l'arbitraire administratif, supprime la liberté de la presse, la liberté de réunion et d'association et même, la liberté individuelle de chaque citoyen. Une simple menace dans un geste de colère, sans aucune tentative d'exécution, contre une propriété appartenant à une communauté religieuse, à une corporation, est punie des travaux forcés.

« La publication dans une intention méchante de nouvelles fausses se rapportant à des délits prévus dans cette loi ou à des personnes accusées d'avoir commis ces délits, est punie des travaux forcés. La publication de nouvelles de ce genre qui ne sont pas d'origine officielle, est punie de prison, même si elles ne possèdent pas les caractères sus-indiqués (c'est-à-dire si elles ne sont ni fausses ni publiées dans une intention méchante), du moment qu'elles se rapportent à des délits, à des personnes ou à des procès de la nature susmentionnée. »

Sur un signe de l'autorité, un journaliste indépendant sera jeté en prison! Un article 15, donne à des commissions provinciales, présidées par un officier, le droit de supprimer les journaux de dissidence des associations, d'interdire les réunions, dès qu'elles soupçonnent qu'on pourra s'y livrer à la propagande terroriste. Bien plus, alors que rien, aucune preuve ne leur permet de faire incarcérer un citoyen accusé d'être un propagandiste, ces commissions peuvent le faire expulser.

M. Maura a passé la mesure; il veut infliger à l'Espagne un régime que ne connaît même pas la Russie ou la Turquie. Tout le pays se soulève. Les meetings de protestation se succèdent, présidés par M. Canalejas, chef des libéraux démocrates; par M. Moret, chef des libéraux conservateurs.

Les députés de l'opposition sont en campagne; la presse se révolte et n'entend pas se laisser domestiquer; tout le peuple est avec elle, elle est soutenue par les intellectuels, par bon nombre de grands industriels.

C'est une lutte à outrance. On peut espérer que le gouvernement sera battu, malgré l'effort énorme tenté par la Congrégation et le clergé pour redevenir les maîtres de ce vaillant pays qui veut secouer leur joug odieux. G. DESMONS.

CHRONIQUE

LE DIABLE AU GRENIER

Goutant la douceur du jour mourant, la Janonette filait sur le seuil de sa maison. Une grande treille de malaga enguirlandait la rampe toute rosée de soleil. Le cheminier pierreux poudroyait au flanc du coteau qui, dressé comme une proue, émergeait au-dessus des bois dont l'ombre bleuisseuse couvrait, à cette heure, les prairies étagées dans le val. La vieille femme, le dos tourné au village, demeurait assise sur un escabeau et, les yeux à demi fermés, faisait en rêvassant, vider son taseau.

cher au tournant du sentier, — entre les fanées d'ormes et de chênes étêtés dont les branches s'époussaient en parasol, — les chèvres de l'unique le Béarnais. Le grand bouc, les dominaires le seillotte monstrueuses, s'agitait devant l'enclos de la Janonette et, haussant le col, parut la considérer, ironique, cependant que, malgré les injures de la vieille, il se crisait du chien, il brouillait au passage un parapage que le vent avait rejeté plus dessus.

Au coup d'effiffit du chevrier, le marauder se remena marche en avant du troupeau, et la Janonette vit monter vers elle un énorme fauchon de branches dont toutes les feuilles froissées bruissaient.

« Vous avez, pour l'hiver, à garnir vos râteliers. Mâquez! — s'écria la fileuse. L'homme s'agit. Il se dégageait d'un coup d'épaule et n'aurait sa face osseuse et glabre sous le grand bêtet montagnard. Il eut un sourire d'ais redressa sa haute taille et, s'essuyant le front, répondit:

« Et oui! je pense à l'hiver... Mais je ne sais bien si je mets ce lard... Si vous voulez seulement m'ouvrir le portail de votre grange, Janonette, j'y laisserais cette charge... A vrai dire, je suis un peu fatigué ce soir, pour la porter jusque chez moi, tout là-haut, elle me remplit à fêter dans la nuit tombante.

« Mais si vous gênez pas, Ménéque, fit la vieille, le portail est ouvert. Laissez-à vos branches... Elles ne me gênent guère, allez... La main est grande, trop grande pour moi toute seule... acheva-t-elle avec un piteux regard. Elle venait d'un mariage étagé au flanc de la colline et dont les maisons semblaient continuer la roche toutes les lumières s'étaient un à une éteintes.

« La Janonette passa le seuil, ferma sa porte, poussa le verrou et, ayant allumé sa chandelle, s'assit dans le temps de se coucher. Mais, auparavant, les genoux ployés contre le haut dossier d'une chaise, elle se mit à marmotiner les prières qu'elle avait acquiescées de lire chaque soir pour ses défunts et pour elle-même.

« L'instinct de précaution qu'elle se signait, elle perçut un bruit étranger, juste au-dessus d'elle, dans le grenier. Elle trembla sur ses vieilles jambes et demeura debout, une main au dossier de sa chaise, les yeux fixés au plafond. Elle venait d'apercevoir, dans l'égoutte de pas muets et rapides, « c'était un peu comme le « toc-toc » d'une grosse gouttière, quand une averse d'orage crève au-dessus du toit et fait jaillir, entre deux tuiles, de lourdes gouttes qui s'écrasent sur le plancher. Elle se dit qu'elle ne pouvait être la pluie! Au-dessus d'elle, des étoiles dans le bleu du ciel, se tressaillèrent.

« « Toc... toc... toc... qui donc frappait ainsi les toits de bois vermoulu? » La Janonette était bien une vieille dévote encline à la superstition. Elle croyait, dur comme fer, que les trépassés peuvent « revenir » aux lieux qu'ils ont aimés, et apparître au plafond. Elle venait d'apercevoir, dans l'égoutte de pas muets et rapides, « c'était un peu comme le « toc-toc » d'une grosse gouttière, quand une averse d'orage crève au-dessus du toit et fait jaillir, entre deux tuiles, de lourdes gouttes qui s'écrasent sur le plancher. Elle se dit qu'elle ne pouvait être la pluie! Au-dessus d'elle, des étoiles dans le bleu du ciel, se tressaillèrent.

« Et, posant sur le rebord d'une marche sa « platane » où grésillait la bougie aux trois quarts fondus, la vieille femme s'agenouilla sur le corps de sa victime en bêtant les jambes.

« Elle courut au chevet de son lit, y décrocha un ample bûchet fait d'une coquille marine où trempait un petit rameau de laurier dont elle avait fait un flambeau, puis escalada de nouveaux les marches, elle se pencha devant l'ouverture sans porte, se signa d'un geste large et envoya au nez du diable, — qui n'avait d'ailleurs pas bougé et la considérait d'un œil narquois, — le contenu de sa coquille.

« Du coup, le Satan éternel, agitant sa barbe mouillée. Et la Janonette, prise de terreur, en constatant le peu d'effet de son exorcisme, tomba à genoux. Mais le diable avançait d'un pas. Ses cornes s'abaissèrent. Son sabot roula sur le parquet vers la pauvre vieille qui, hors d'elle, cette fois, saisit à deux mains une serpe à long manche accrochée au mur et frappa de toutes ses forces. Un coup sec retentit sur le front cornu du Mauvais, qui bondit en avant de ses quatre pieds et passa sur le corps de sa victime en bêtant de rage. Mais celle-ci, prise à son tour d'un désir de revanche bien légitime, l'empoigna aux jarrets, puis aux cornes.

« Ah! Maudit!... Ah! Maudit!... hurlait-elle. Un courage héroïque tendait ses muscles. Traînant sa capture dont les bonds foua le faisaient plus vaciller, la Janonette se trouva à l'autre bout de la pièce et donna violemment du genou contre une lucarne qui s'ouvrit toute grande, dans une coulée de clair de lune.

« Un jour, il y a trois ans... cria la vieille, en repoussant le diable dans le vide... Il y eut une plainte déchirante, une sorte de bêlement sinistre. Quelques pierres détachées roulèrent dans la ravine que surplombait la maison. Et, devant la lucarne ouverte, la Janonette, le cœur battant, épuisée par la lutte, récitait ses « actions de grâce ». Le lendemain, à pointe d'aube, le Ménéque, désolé, heurtait à la porte. Il venait, après une nuit de recherches, de retrouver l'une de ses chèvres, riches, l'échine cassée, au fond de la combe.

EFFROYABLE TRAGÉDIE

Trois personnes assassinées

Des bandits étranglent le peintre Steinheil et sa belle-mère, Mme veuve Japy. — Mme Steinheil échappe à la mort. — Le drame. — Mme Steinheil croit connaître un de ses assassins.

Paris, 31 mai. — Un crime monstrueux dont les causes sont encore mystérieuses, mais qui dépasse en horreur tout ce que l'on peut imaginer, a été commis à Paris dans le quartier Vaugirard, impasse Rousin, 6 bis. Entre minuit et une heure, autant que les premiers renseignements permettent d'en préciser, deux cambrioleurs, au nombre de quatre, dont une femme, se sont introduits dans l'immeuble et ont assassiné M. Steinheil, sa belle-mère, Mme Japy. Ils ont tenté d'étrangler Mme Steinheil, femme du peintre, qui a dû fuir à des circonstances encore inexplicables d'échapper à la mort.

Voilà, d'après une enquête minutieuse, les conditions dans lesquelles s'est déroulé ce terrible drame:

La découverte du crime

L'impasse Rousin est une impasse en cul-de-sac qui s'ouvre sur la rue de Vaugirard à la hauteur du numéro 152. Les maisons qui s'élèvent en bordure de trottoirs exigus sont des plus disparates. A côté de petits hôtels particuliers enroulés dans la verdure, comme ceux du peintre Steinheil et du sculpteur Boucher, son voisin, se dressent des maisons ouvrières et des locaux affectés au commerce et à l'industrie. Ce n'est pas moins un endroit tranquille et semblant offrir toutes les garanties d'une parfaite sécurité, d'autant plus que le fond de l'impasse est entièrement occupé par les ateliers de l'imprimerie de Vaugirard, où durant toute la nuit résonne une grande activité. Les ouvriers, nombreux, circulent dans le passage à tout moment et des rondes exercent une constante surveillance sur les ateliers.

Au secours!

La nuit s'était écoulée sans incident; déjà depuis deux heures, dans le quartier de la paix du 6<sup>e</sup> arrondissement, l'agent Ponty, courrant vers l'hôtel, pousse la porte — qui était entre-bâillée, et monte en toute hâte au premier étage, où le domestique de M. Steinheil, avec une voix entrecoupée de sanglots, leur dit: — Venez, venez! On a assassiné mon maître.

Il était exactement 6 heures 10 du matin. Quant aux voisins, dont un grand nombre du 6<sup>e</sup> arrondissement, l'agent Ponty, courrant vers l'hôtel, pousse la porte — qui était entre-bâillée, et monte en toute hâte au premier étage, où le domestique de M. Steinheil, avec une voix entrecoupée de sanglots, leur dit: — Venez, venez! On a assassiné mon maître.

Deux cadavres

Dans le corridor desservant les pièces du premier étage, ils aperçurent d'abord M. Steinheil. Le peintre était à genoux, le corps renversé en arrière, les mains derrière le dos. Au cou il avait une mince cordelette, à l'aide de laquelle il avait été étranglé. Le peintre domestique, le corps était froid; la mort semblait remonter à plusieurs heures. Dans une chambre à coucher, réservée d'ordinaire à Mme Steinheil, qui, coiffée d'un bonnet de nuit, était partie la veille en villégiature à Bellevue, en compagnie de la cuisinière, de la femme de chambre, de la belle-mère de M. Steinheil, elle était morte également, étranglée à l'aide aussi d'une cordelette. Préalablement, la malheureuse femme avait été bâillonnée au moyen d'un épais tampon de ouate qui sortait de sa bouche légèrement teinté de sang.

Sauvée!

Cependant, des lamentations affreuses, inarticulées, venaient d'une chambre voisine, remplissant la maison d'un horrible cri de douleur: c'était Mme Steinheil qui, après avoir subi des assassins les mêmes traitements, avait toutefois miraculeusement échappé à la mort!

Les témoins de cet horrible drame pénétrèrent dans la pièce. Mme Steinheil gisait entièrement ligotée, sur un divan de cuir. Ses pieds nus, qui étaient attachés aux barreaux des montants; le cou était serré par une mince corde et l'infortunée victime avait le menton à moitié caché par un tampon d'ouate imbibé d'une sébile sanguinolente que la bouche, dans un effort désespéré, avait réussi à rejeter.

C'est trop affreux! Je ne puis plus rester là! s'écria le gardien de nuit Cartier. Et le brave homme, ému jusqu'au fond du cœur, se précipita vers la porte, en passant par le passage de la trappe nouvelle.

Cependant, l'agent Ponty faisait une rapide visite des différentes pièces de la maison pour s'assurer que des cambrioleurs ne s'y trouvaient pas cachés.

N'ayant rien trouvé, il courut au commissariat de police voisin prévenir M. Buchotte. Quelques instants après, ce magistrat accourut sur les lieux pour procéder aux constatations locales.

Entretemps arrivaient l'impasse Rousin MM. Hamard, chef de la Sûreté; Leydet, juge d'instruction, aussitôt commis par le parquet; Berillon, chef du service anthropométrique, et Courtin-Suffit, médecin légiste.

Mme Steinheil raconte le drame

« Je suis précipitée sur elle et, après les déclarations mêmes de la victime, malgré son extrême état de faiblesse, a pu faire au juge d'instruction, M. Leydet, comme ce premier attentat se produisit: — J'ai été surprise en plein sommeil par trois hommes et une femme qui se sont jetés sur moi.

Tandis que l'un d'eux me menaçait d'un revolver, les deux autres me ligotaient et m'attachaient au montant du lit. L'un des assassins me dit, me prenant pour la fille de M. Steinheil: — Ton père a fait une exposition et une vente de tableaux dans son hôtel, le mois dernier, — détail exact, — dis-moi où est l'argent.

« Elle désigna le tiroir d'un meuble qui se trouvait dans ma chambre. Pendant ce temps, la femme qui me dévotement, cria à ses complices: — Mais tuez-la donc! Pourquoi l'épargner? Malgré mon trouble, je fus frappée par cette voix et en regardant cette femme il me sembla reconnaître en elle un ancien modèle de mon mari.

L'état de Mme Steinheil, sauf les conséquences possibles de la commotion nerveuse qu'elle a reçue, ne paraît pas inquiétant. Le docteur Courtois-Suffit et le médecin de la famille, M. Achery, que nous avons vu, nous ont en effet déclaré que comme blessures elle n'avait que de légères ecchymoses aux jambes et aux bras.

Les assassins ont emporté les valeurs et bijoux

Les constatations judiciaires ont encore établi qu'au moment de retirer les assassins avaient enlevé tout ce que les meubles contenaient de bijoux, d'argent, et de valeurs. En dehors de la déposition de Mme Steinheil, la police ne possède aucun indice pouvant la mettre sur la trace des assassins. C'est après midi, le corps de M. Steinheil et de Mme Japy, sa belle-mère, ont été transportés à la Morgue, où le docteur Courtois-Suffit procédera à l'autopsie.

Quant à Mme Steinheil, elle a été placée dans une voiture des ambulances urbaines et conduite chez des amis.

Le peintre Adolphe Steinheil

Le peintre Charles Adolphe Steinheil était âgé de quarante-quatre ans. Il était apparu au grand public par son mariage avec plusieurs années, il avait exposé au Salon des Artistes Français et obtenu plusieurs récompenses. Il était hors concours. Un tableau de Steinheil qui figura au Salon de 1898 est dans la famille de l'ancien président de la République, Félix Faure. Il représente le président suivant les manœuvres des troupes alpines, revêtu d'un uniforme de chasseur alpin, coiffé du baret, et monté sur une mule. Ce tableau, qui obtint le plus vif succès de curiosité, valut à son auteur le croix de la Légion d'honneur.

Fatal retour au foyer

M. Steinheil était installé depuis quelques jours avec sa femme et sa fille, âgée de seize ans, dans une propriété de Bellevue. La villa de l'impasse Rousin était restée sous la garde d'un domestique.

Mme veuve Japy était venue retrouver ses enfants avant-hier à Bellevue. Dans l'après-midi d'hier, tous trois vinrent à Paris. Mme Steinheil était restée à la campagne avec la cuisinière. Ils dînèrent dans la villa de l'impasse Rousin. Comme le repas s'était prolongé assez tard dans la soirée, qu'une pluie torrentielle tombait, ils décidèrent de passer la nuit à Paris.

Les cambrioleurs devaient avoir préparé leur coup à l'avance, et sans nul doute, ignorant le retour des maîtres, ils croyaient la villa occupée par le seul domestique dont ils comptaient se débarrasser sans peine.

Pour comble de fatalité, un chien de forte taille qui, d'habitude, garde la villa, était resté à la campagne.

LA GUERRE AU MAROC

L'EVACUATION DE LA CHAOUIA Le retrait de nos troupes opérant dans la région Chaoûia semble se poursuivre rapidement, et nous en croyons les dépêches qui nous sont transmises, suivant le plan arrêté par le gouvernement et les instructions données au général d'Amade.

Au fur et à mesure que s'opère la relève de ces troupes, par des détachements chargés de la surveillance du pays, elles sont évacuées en grande partie sur Casablanca, où l'on annonce la prochaine arrivée du général et des deux brigades qui occupaient